

ANDRÉ SALMON

SYLVÈRE
OU LA VIE MOQUÉE

roman

nrf

GALLIMARD

SYLVÈRE
OU
LA VIE MOQUÉE

ŒUVRES D'ANDRÉ SALMON

nrf

MONSTRES CHOISIS.

LA NÉGRESSE DU SACRÉ-CŒUR.

LE CALUMET.

E. OTHON FRIESZ.

TENDRES CANAILLES.

L'ENTREPRENEUR D'ILLUMINATIONS.

L'ÂGE DE L'HUMANITÉ.

DERAIN.

CRÉANCES 1905-1921.

CARREAUX 1918-1921.

SAINT-ANDRÉ.

LES ÉTOILES DANS L'ENCRIER.

SOUVENIRS SANS FIN :

 Première époque (1903-1908).

 Deuxième époque (1908-1920).

SYLVÈRE OU LA VIE MOQUÉE.

ANDRÉ SALMON

SYLVÈRE
OU LA VIE MOQUÉE

roman

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

Deuxième édition

Extrait de la publication

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage,
trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-
Navarre, dont trente numérotés de 1 à 30, et cinq,
hors commerce, marqués de A à E.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*

© 1956, by Librairie Gallimard.

I

Le roman d'une existence. - Sylvère Garance se présente. - Ce qu'il fut. - Ce qu'il n'a pas été. - La Guerre et la Paix. - Les marrants des 176° et 497°. - Les joies de la famille. - Mathématiques sévères. - Sur la Montagne Sainte-Geneviève. - Le pied-de-banc dans le bassin. - Un héros du Quartier latin. - Les mystères de la rue de Richelieu. - Mie de pain et œufs au plat. - Céline, Berthe et Fernande ou les folles nuits de la rue de Choiseul. - Vulgarité de la vulgarisation. - Un vieux de la vieille. - Celui qui a été embrassé par Louise Michel. - En repassant par Salonique.

Quand je crois à la nécessité d'évoquer le passé...

Mais est-ce que j'y crois ?

Est-ce que je crois à quelque chose ?

Oui, tout de même.

Mais j'ai parlé de nécessité. Ça doit être à tort. En y réfléchissant, la plume à la main, je pense maintenant que ce peut être à tort. On verra bien ; je verrai

bien si, moi qui ne travaille pas d'après un plan, ou alors j'ai le plan sur ma peau, je crois au personnage que j'ai construit et, absurde sans doute, l'envie me vient de le présenter. Comme un modèle ? Ah non. Comme un modèle ? Oui, quand même, jusqu'à un certain point. On en fera ce que l'on voudra. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Ayant d'abord invoqué certaine « nécessité », je dois rectifier en fonction de ce qui a suivi. Quand j'éprouve l'envie, probablement imbécile, d'évoquer ce passé par lequel je me suis accompli, ce n'est pas anticiper, vu mon cas, que de me présenter dans le présent. Excusez-moi ; ça n'est pas du tout de la littérature ce que je vous propose. Et servez-vous largement, si le cœur vous en dit. Chez moi on repasse le plat. A la bonne vôtre.

Je préciserai donc tout de suite que j'écris ceci en trempant ma plume dans un encrier genre zinc d'art simili-bronze représentant feu l'éléphant de feu le Trocadéro. Cette plume fouille dans la trompe du pachyderme en question ; ainsi prend-on juste assez d'encre pour former deux bonnes lignes sans le risque de foutre des taches un peu partout. C'est vraiment très ingénieux, outre que d'une hideur qui touche au sublime. Mon porte-plume est de ceux que l'on taille dans l'os, le manche mince au départ allant s'élargissant en forme de rame et dont la valeur, le charme, la grâce résident en cette toute petite merveille optique donnant à contempler, le plus souvent, la Tour Eiffel ou le Mont-Saint-Michel aussi bien que la basilique du Sacré-Cœur ou le tombeau de l'Empereur. Un objet vendu couramment, à l'époque où j'en fis emplette deux francs cinquante. Pour moi, je l'ai payé un peu plus que trois cents

francs. Là-dedans la valeur de l'os est nulle. Ce qui compte c'est le sujet, l'image apparue quand on se colle l'œil sur la minuscule lentille. Quoi ? *Les Noces de Cana*, l'un des plus encombrants chefs-d'œuvre du musée du Louvre : dix mètres de largeur sur six mètres soixante de hauteur ; pas moins de cent dix-sept personnages d'entre lesquels, faute de les pouvoir nommer tous : N.-S. Jésus-Christ, la Vierge Marie, Eléonore d'Autriche reine de France, François 1^{er}, Marie reine d'Angleterre, Soliman 1^{er} empereur des Turcs, Charles Quint, Paul Véronèse lui-même et ses confrères Tintoret, le Titien, un nègre. Les animaux ? Quatre chiens et un chat. On compte trente-trois figures aux balustres (car il faut tenir compte de la considérable architecture), quatorze aux galeries supérieures, soixante-douze autour de la table.

On l'a déjà deviné : aucun porte-plume enrichi des *Noces de Cana* ne se trouvant dans le commerce, il m'a fallu le faire exécuter pour moi seul. D'où son prix élevé. C'est une pièce unique sortie des ateliers Laurencin à Morez (Jura). J'avais acheté la photographie, 33 × 40, à réduire si considérablement, chez Giraudon, rue de Seine.

Je crois être le premier auteur à se pouvoir présenter de la sorte. Je n'ai pas de manches de lustrine par-dessus celles en drap de mon veston. J'en pourrais avoir mais ce serait une faute ; les ronds-de-cuir d'à-présent s'en dispensent cependant que l'on voit tant de couillons qui se croient affranchis, mais si loin de ma ligne d'affranchissement, porter d'horribles vestes américaines renforcées de morceaux de cuir aux coudes.

Sylvère Garance, moi-même, est né à Paris, rue

Saint-Charles, pas loin de la rue du Commerce, le 11 février 1900. Je me suis engagé, et pas du tout pour l'amour d'une belle, le 11 février 1918, au matin de mon anniversaire. Nullement pour fêter de l'extravagante sorte un si beau jour. Peut-être excité par les obus de la Grosse Bertha dont un manqua de peu l'ancien théâtre de Grenelle. Autant dire que je ne sais pas trop bien pourquoi j'ai fait ça. J'ai dû le savoir ou cru le savoir. Je ne le sais plus. Ça m'est égal. Ou plutôt, je suis assez heureux, content, de ne plus le savoir.

Il fallut faire deux fois le parcours de la maison à la mairie, et retour. Papa apportant en personne son consentement à mon sacrifice, ça ne suffisait pas. Marié à une chanteuse d'opérette et, à ses heures nocturnes, échetier d'un journal de théâtre, l'employé du bureau militaire démontra la nécessité de deux témoins en renfort de papa. Les deux témoins d'Abraham pour le sacrifice d'Isaac. C'est ce qui me passa par l'esprit, l'esprit d'avant ma grande évolution, et ça me fait encore rigoler quand j'y pense.

Pour les deux témoins, Abraham, c'est-à-dire papa (Abraham : Père de la Multitude ! La multitude militaire à quoi l'auteur de mes jours compromis ajoutait une unité) songea tout de suite à des gens très bien, à ce qu'il avait de mieux dans ses relations. Il regretta beaucoup que Vazeille fût mort ; son cher vieux Vazeille, le peintre de paysages élève et ami de Guillaumin, qui avait initié mon père à l'impressionnisme et même l'avait emmené une fois chez Pissarro, à la campagne. Vazeille étant mort, papa songea à plusieurs élégamment choisis d'entre les mieux qualifiés pour porter un jeune homme sur

l'autel de la patrie. C'est à savoir : un capitaine en retraite tombé dans le contentieux et un autre vieil ami de la famille, celui qu'on n'appela jamais que monsieur Ladislas parce que c'était plus gentil comme ça et que l'on renonçait à prononcer correctement son autre nom : Prjebilewjnarsky ; un ancien Polonais émeutier patriote par le patriotisme précipité dans le nihilisme militant (au fait, non, ce n'était pas lui, mais son père que nous n'avons pu connaître et dont il nous parlait) et devenu architecte du service des Monuments historiques. Mais j'étais pressé, pressé de partir, pressé de revêtir l'uniforme, pressé de pénétrer la boue des tranchées, pressé de faire feu, pressé de jouer à l'homme de bronze couché sur un brancard, pressé autant qu'on l'est à dix-huit ans, quand le capitaine gîtait au creux le plus ombreux des Batignolles tandis qu'il aurait fallu pêcher l'architecte des Beaux-Arts à Montreuil. C'est ce qui fit qu'au dépit de mon père, on réquisitionna simplement comme garants de mon immolation, le crémier d'à-côté et le charcutier d'en-face. C'est le charcutier qui me conseilla vivement de demander le 176° d'infanterie (il disait le dix-sept-six) où, de son temps, il n'avait connu que des marrants. « Mais alors, tu sais, des vrais marrants. »

Ça n'a souffert aucune difficulté. On m'a très volontiers versé au 176° d'infanterie de ligne, un régiment des environs de Paris dont on dut, aux jours funestes de l'été de 1914, reculer le dépôt sur Espalion. Trois mois en Aveyron. La bourrée au bordel. Rien que des marrants, qu'il disait le charcutier. Trois mois devant suffire à mes « classes » d'encore un peu puceau et de conscrit. Ce délai expiré, on m'estima propre à devenir l'un de ceux

appelés à former le tout neuf et tout flambard 497° de marche. Marche ou crève. J'ai donc, de la sorte, connu la guerre, tiré mon bout de guerre. Ça n'est plus à dire. La bourrée aux tranchées, quoi ?

Je n'hésite pas à confesser publiquement ne garder de ces jours indiscutablement héroïques qu'un souvenir confus. Oui, sans doute, je puis retrouver en ma mémoire l'écho, le reflet, l'odeur, la saveur de mes ennuis particuliers, de-ci, de-là, à extraire comme du fond de minces puits : c'est cela même : du diamètre des trous dans lesquels je me suis planqué ou de ceux dont j'ai pensé ne plus pouvoir sortir jamais. Quelques instants bouffons. Par exemple, quand on passait d'Artois en Argonne, au mois de juillet. Une sale relève, sous une dégelée de gros noirs. Quels plats-ventres ! Et si on suait ! J'entends encore la bonne voix pâteuse de Clotaire, dans le civil quincailler à Meung-sur-Loire, mon aîné du double, Clotaire émettant : « On s'est plaint du froid, on se plaint d'avoir trop chaud, on n'est jamais contents. » Et ça, s'épongeant en oubliant les marmites.

Pour la vue panoramique qui m'a souvent échappé, phénomène connu, j'ai tenté de lire l'ouvrage consacré aux campagnes du 497° et dû à la pieuse bonne volonté de l'abbé Lenfant, notre ancien sergent brancardier. Je m'y suis moins attardé à des récits d'attaques, en style de bulletin paroissial, qu'à des notations telles que : « Ce soir concert au poste des brancardiers où quelques éclopés grossissent notre troupe. Nous sommes au repos, à six kilomètres des lignes. Certains ont voulu faire venir, pour chanter, des jeunes filles voisines de notre cantonnement. Elles sont mal élevées et sans gêne avec les soldats ; les parents sont vraiment fautifs de ne pas les surveiller

de plus près. Comme c'est l'heure de l'appel, je fais évacuer notre salle, et tout redevient calme. » Cher curé de mon cœur ! Aviez-vous entendu le petit Lauriez, de la mitraille, dire à la grosse Louise : « La guerre finie, si j'en réchappe, je viendrai te prendre avec ma bagnole pour t'emmener à Paris : on ira aux Galeries où je te paierai un pantalon. » « Ce sera mon premier », répondait la bonne fille.

Il y avait autant de marrants au 497^e qu'au 176^e. N'empêche qu'au lendemain de la gentille petite soirée, le sergent brancardier devait noter sur son calepin de curé qui, je l'ai vu, était un carnet de blanchisseuse : « Ce matin, départ précipité... Le soir, je retrouve mon ami Paulet expirant sur un brancard... » Je n'ai pas rouvert ton bouquin, curé, sergent, copain, vieille branche, vieille branche de salut, si ça peut te faire plaisir.

Je n'ai pas besoin d'avoir tout lu pour affirmer que le curé n'a pas tout dit. Il est de fait que c'est difficile de tout dire, et surtout de la guerre dont celui qui la fait ne voit jamais qu'un petit bout. Le curé dit ce qu'il a vu et le curé n'était pas témoin de ce que j'ai vu, entendu et que je vais dire.

Un soir qu'il ne se passait à peu près rien dans notre coin de secteur, voilà qu'une petite bande de Fritz se met à tirer sur notre tranchée. On ne savait pas trop s'il fallait répondre. On hésitait plus qu'on n'aurait fait dans le jour parce que l'on butait sur une question qui se posait dans le noir et qu'à mon avis il y a toujours du trouble, à moins que d'être un inspiré, dans les problèmes d'après le coucher du soleil. Bref l'adjudant nous tire d'embarras bien à propos en commandant de ne pas répondre. Il était en train d'écrire à sa femme. Là-dessus les

Fritz tirent encore un peu, de moins en moins. On croit qu'ils ont fini et voilà qu'une balle, une seule, la dernière, nous arrive. C'est en plein dans la peau d'un gars de plus de trente ans et que dans la compagnie, à cause de ça, on appelait l'Ancien ou le Vieux.

J'ai dit que ça lui était arrivé en plein dans la peau mais il faut savoir que ça se remarquait à peine. Une déchirure à son pantalon, pas de sang. Pour touché et blessé il l'était, assez pour ne plus pouvoir se relever une fois couché par le coup reçu. On ne saura jamais s'il souffrait dans sa chair. On se souvient seulement qu'il rigolait : « Ah ! les mecs, qu'il disait, vous parlez si je l'ai la bonne blessure ! Tu le reverras, Paname ! A moi le çodo blanc et les bonnes dames de la Croix-Rouge et la convalo de première et la planque au dépôt... La jambe en laine, inapte à faire campagne... Dites, prenez mon sac, les gars ; partagez-vous ce qu'il y a dedans... Y'a des sardines, du chocolat, du tabac fin, un jeu de cartes et du linge... » Il n'en finissait pas de débloquent en homme vraiment content d'être amoché au minimum de ce qu'il faut pour que ça soit officiel. C'est compréhensible.

Etant agent de liaison, j'ai téléphoné au village pour demander les brancardiers. Un blessé léger à enlever. « Et un blessé léger, un ! » a rigolé le copain à l'autre bout du fil.

Les brancardiers avaient à se taper un bon kilomètre, à cause des zig-zags. Ils furent en outre un peu retardés dans leur marche par deux ou trois gros noirs. Enfin les voilà avec leur brancard, ces brancardiers. Un barbu dont la barbe semblait bleue au clair de lune ; un barbu qui marchait devant

demande : « Où qu'il est ce blessé léger ? » Alors un de chez nous n'a pu que lui répondre, sans chercher à faire de l'effet, tout naturellement, oui, d'un ton naturel convenant à l'expression d'une chose naturelle, d'une chose tout à fait dans l'ordinaire des choses : « Le blessé léger, il est mort. »

Un autre, disons petit fait, dont le curé ne peut pas parler davantage et qui m'a beaucoup frappé dans le moment. Tant mieux pour le curé s'il n'en a rien su. On n'a pas été beaucoup à le savoir et encore moins à en parler. Pour moi, c'est la première fois que j'en parle. Une histoire de patrouille. Ah ! les patrouilles ! C'est rare de trouver un public pour une histoire de patrouille. Venu à l'arrière, le soldat qui fait la guerre rage d'entendre des ordures de civils lui dire : « Vous avez la chance d'être dans un secteur calme ; il y a longtemps qu'on ne s'est pas battu dans votre coin. » On voudrait le voir, le civil, sortir trois fois par semaine de son trou pour aller ramper dans l'herbe en épiant, en flairant et pas mieux assuré de revenir que si on l'avait engagé dans un combat à grand spectacle, à riche figuration. Je vais donc dire une histoire de patrouille.

Nous nous étions certainement un peu égarés dans cette herbe qui puait la mort, entre les lignes. On n'en était pas plus fiers. Pas un mot. On s'arrête. Sans qu'on ait fait tous ensemble une collection d'intelligences extraordinaires, il aurait fallu être complètement idiot ou alors n'être sorti du dépôt que depuis la veille, pour ne pas comprendre qu'il y avait quelqu'un devant nous. Ça se sent ces choses-là. Quelqu'un ? Un Fritz, évidemment.

Je passe sur les détails tactiques, si j'ose m'exprimer ainsi. La fatalité a voulu que se trouve dans notre

mince troupe un type sachant quelques mots d'allemand, fatalité accrue de ce fait que le Fritz, un patrouillard égaré comme nous mais perdu tout seul, ait été capable de baragouiner un peu de français. Ça a permis un bout de conversation. Alors là, ça a été ce qui se fait de mieux dans le genre fatalité.

On a dit au Fritz toujours planqué dans son herbe : « Rends-toi, eh ! saucisse... Prisonnier, tu te rends compte ? La guerre est finie pour toi... T'auras la bonne place. » Et l'autre a répondu, en français, avec un sale accent de Silésie : « J'ai pas confiance. »

Jusqu'à un certain point on pouvait le comprendre. Misère ! Cette réponse, avec le sale accent en plus, ça a mis en boule un type d'ordinaire pas plus féroce qu'un autre, un type qui, dans le civil, je m'en souviens, était je ne sais quoi dans un vélodrome. Ce type, en même temps qu'il épaulait, car tout s'est passé très vite, a répondu au Fritz : « Toi, t'es trop con ; t'as pas le droit de vivre. » Il l'a tiré comme un lapin, ce bon tireur. En plein dans l'œil. On a ramené le boche dans notre tranchée en le tirant par les pieds. On pensait qu'on serait félicités après avoir eu tellement peur d'être engueulés pour nous être perdus. On n'a été ni engueulés, ni félicités. Ce qui est normal.

Pour moi, pas une blessure. Une chance ? J'ai souvent envié ceux qui, plus heureux que cet ancien, ce Vieux dont je vous ai conté la fin en douceur, partaient pas trop démolis tirer au flanc à l'hôpital. Détail peut-être d'un certain intérêt : j'étais tout près du clairon Sellier quand il reçut l'ordre de sonner le « Cessez le feu » du Onze Novembre.

Il m'aura fallu attendre le dernier jour de la guerre pour devenir enfin pensionnaire des lazarets

militaires. Un mauvais rhume tourné en grosse bronchite. Point suspect au sommet gauche outre je ne sais quoi, voire, et c'est probable, une erreur de toubib qui me fit affecter dans une troisième ville, au 4° Fiévreux. Un beau corps, logé dans un pavillon Louis XIII surmonté d'un joli drapeau jaune qui me faisait penser au Palais d'Eté, à Pékin, admiré sur une image, quand j'étais petit. La réforme vint enfin. Sans elle les farceurs du Recrutement, à leurs heures encore plus marrants que les marrants des 176° et 497° réunis, eussent été bien capables de me rappeler, plus tard, pour un service régulier.

La réforme m'a valu le ruban dérisoire, bleu, blanc, rouge et jaune, des hommes mis hors de combat. C'est celui que je porte à la boutonnière. On saura pourquoi, le tenant pour rien, je l'arbore comme avec orgueil, m'accusant d'avoir manqué du courage de porter aussi, tout contre, le ruban des engagés volontaires, joli ruban vert bordé de jaune qui, de format fantaisie, sournoisement réduit, frime tellement la médaille militaire, cette belle invention du Neveu pour empêcher les hommes de troupe de recevoir la croix inventée par l'Oncle. Je n'ai pas osé. Sotte pudeur, manque grave au personnage complet (voulu, souhaité complet) qu'il m'a plu, pour ma sauvegarde, de réaliser. Mais j'ai tant à dire !

Je ne me suis pas tout de suite, on peut s'en douter, installé rue de Choiseul, là où je devais me plaire, me complaire, un certain temps, dans un cadre modeste et délicat. Au surplus j'étais si loin encore de ma grande décision.

Pour commencer, je me suis promené un peu par les annexes de la famille. Ce fut d'abord chez l'oncle Alexis, frère de ma mère. Gérant d'une bonne petite

affaire de coupe de bois, chef de bataillon de réserve, l'oncle Alexis avait fait campagne à Creil, en qualité, si ce put en être une, de sous-commissaire de gare régulatrice.

Mon oncle me produisait dans les cafés. Je réussissais parfois à lui fausser compagnie. Oui, las de jouer le héros modeste refusant d'insister sur les beaux instants d'une attaque de la cote 381 dont je n'avais exactement rien compris, tapi dans un trou jusqu'à épuisement de mes munitions et violemment tiré du trou par deux gendarmes, lesquels guignols m'ont gueulé à l'oreille : « Tu ne peux pas te replier comme les autres ? C'est fini. Grouille-toi si tu ne veux pas être porté déserteur, petit con. » Des réguliers ces gendarmes, pas des marrants.

A Chantilly, quand je pouvais échapper à mon oncle et histoire de me perfectionner en anglais, je hantais les bars dits de jockeys. Je n'y ai approché que des garçons d'écurie, types humains tout à fait à mon goût, réellement séduisants. Des sortes de gosses ridés, à cheveux blancs ; cravaches brisées dès le départ ; des êtres d'entre les plus parfaits idéalistes ; des mystiques, moines rien qu'à demi cloîtrés, dont la chapelle est l'écurie, et qui boivent. Ils m'ont bien plu.

Il en alla ensuite d'un stage chez cousin-cousine Larègle, près de Grenoble. Pour l'air de la montagne après l'air de la forêt. A considérer ma cousine c'était plutôt l'air d'andouille, mais le cousin n'était pas si mal que ça, le genre fourneau étant admis. Il me prouvait sa gentillesse naturelle en me pilotant dans tous les mauvais lieux de Grenoble et de ses environs. Au retour, la cousine idiote avait une de ces façons de me demander si la petite promenade

ANDRÉ SALMON

SYLVÈRE
OU LA VIE MOQUÉE

Tout ou rien ! Ça aurait pu être la devise de Sylvère Garance, né à Paris, rue Saint-Charles, en 1900, et qui, contrarié dans ses desseins, s'applique cruellement à n'être rien, se donnant pour but à faire de sa vie un chef-d'œuvre de médiocrité. Mais l'art est difficile.

On exagérerait en soutenant que, passé du berceau de la rue Saint-Charles au lit-cage de la rue du Commerce, Sylvère égalait Pascal enfant. Au moins doué pour les mathématiques à ce point que son père le destinait à Polytechnique, mais « tel qu'en songe », sans comprendre qu'en retirant trop tôt son fils du collège il lui fermait les portes de l'X. La mère ? Une dolente créature remarquable par sa vocation de la dégringolade. Parlons d'Adeline, la chère petite sœur. Est-elle bonne ? Est-elle méchante ? N'est-ce pas pour payer des études idiotes à Adeline que Sylvère fut retiré du collège ?

Volontaire en 1918, revenu d'une guerre qu'il fit parce que c'était la mode, Sylvère deviendra compilateur, fournissant de trompe-l'œil scientifique les candides abonnés d'une revue de vulgarisation. Pas longtemps. Honnête homme, il s'écœure de trahir à la fois la science et ses humbles dévots. Il abandonne, comme il abandonne sa famille après une scène capitale ; franc tableau d'intérieur que je vous recommande.

Tout ou rien ! Ayant rêvé d'égaliser Henri Poincaré, Sylvère se métamorphose en Français tout ce qu'il y a de moyen au siècle de Raymond Poincaré. Un Julien Sorel à l'envers ? Presque. Mais qu'il est donc difficile de rompre avec tout. Les années coulent. Les temps deviennent durs. Par fortune, le Six Février, Sylvère s'est égaré à Luna Park..... 1939..... La Guerre !..... Encore elle..... Juin 1940.

Après un séjour mouvementé aux États-Unis, une ancienne maîtresse de Sylvère s'est réfugiée auprès de lui. C'est elle qui, ingénument, portera à son point de perfection le désir que put avoir un homme fier de s'anéantir dans la béatitude des banlieues de nos villes et de l'âme.

Un personnage cher à l'auteur est Tante Gabrielle qu'un vif esprit de famille dévoyé par la fièvre patriotique jeta dans les bras de son beau neveu mobilisé. Quant au père, comptable et peintre du dimanche, on le connaîtra soudain révélateur d'un art sordide. Devenu fou, il étranglera son marchand de tableaux. C'est bien fait.